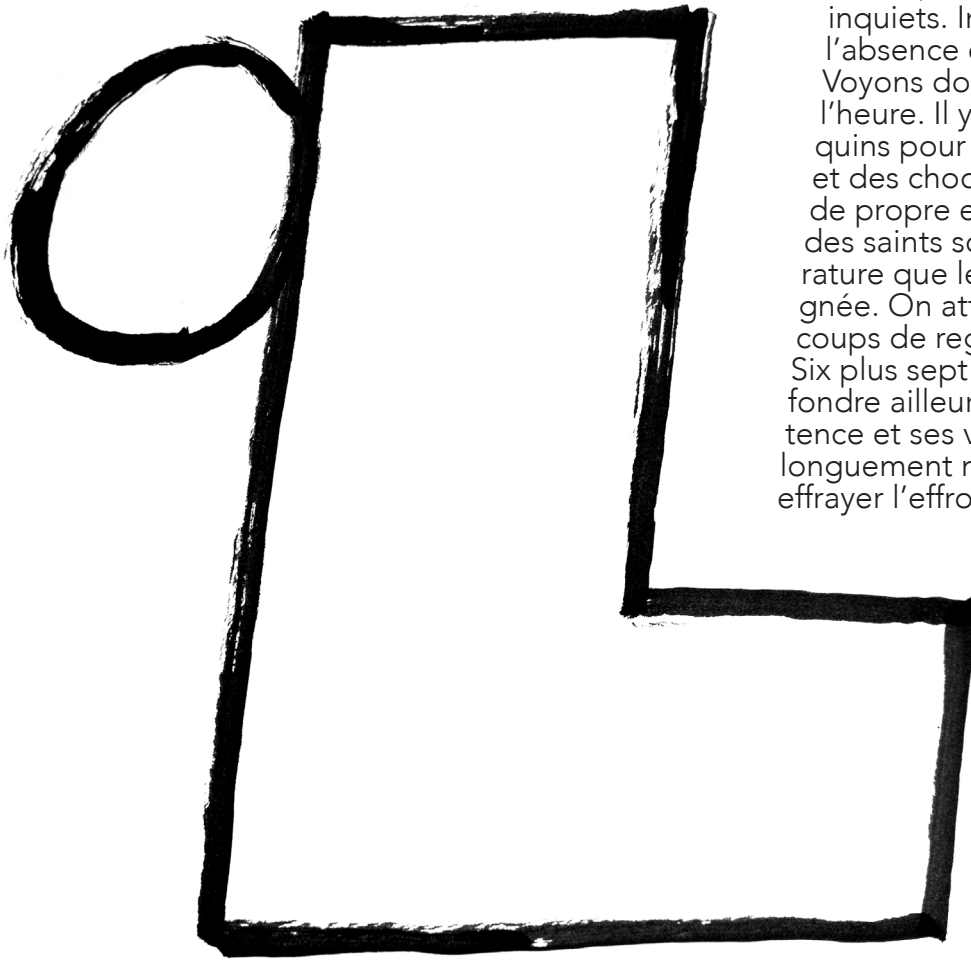


LE NOM PLUS DU MOINS MONDE



C'est l'heure. Il y a du café et de la conversation, ainsi que des courbes de sourires inquiets. Incertains. On mesure la présence l'absence en secondes et en vendredis d'été. Voyons donc, c'est l'heure. On a dépassé l'heure. Il y a la liste et le goûter et des bouquins pour enfants sur les étagères. Des biscuits et des chocolats joliment disposés. Une odeur de propre et d'honnête. Dehors, les 28° du mois des saints sont montés jusqu'à 35°, une température que les diabolins n'auraient pas dédaignée. On attend, on vérifie, on blesse le temps à coups de regards, de regrets, de coups de fil. Six plus sept ça fait six, les autres sont partis fondre ailleurs, à la flamme de la dureté de l'existence et ses va-et-vient. Une fille aux cheveux longuement noirs a pris la fuite. Qui en arrive à effrayer l'effroi lui-même? L'espace devient dense,

truffé de mots inutiles, d'autres sans doute moins. Sommes-nous en vain? Sommes-nous de trop?

On divise le groupe en attente et les participants occupent deux salles qui cessent d'être des salles d'attente. Puis on explique le cahier des charges et le journal de bord de ces rencontres, si léger que nombreux sont ceux qui ne parviennent pas à le discerner. On ouvre les tiroirs de la communication. On défonce les petites portes de la confi-

dence. Plusieurs en même temps. Les arts de vivre. Les arts de la guerre. L'école des modes, L'école des mariages. L'expérience de l'exposition. L'expérience de la provocation.

On parle de faire face, mais sotto voce, car l'épouvantable société de la promesse nous oblige, en quelque sorte, à la pudeur. Nous sommes affichés au rabais, nous sommes qualifiés de bonne affaire. Tous autant que nous sommes là-bas dans la salle et ici dans le texte savons que des gens qui souffrent de maux pires que les nôtres ne manquent pas. Avoir si peu que l'avenir devient tout simplement ce qu'on va manger au présent. Avoir si peu que notre seule consolation reste d'être maître de soi-même et dieu sait comment. On parle de faire face et de la dure face des choses, et on est sûr que même à celle-là on ne peut pas lui faire confiance.

Cependant, même lorsque la rencontre est manquée, des petites phrases flottent encore qui sont si collées au cœur du sens qu'elles en deviennent émouvantes: «vouloir connaître une belle histoire», «identifier trois chemins: le tien, le mien et le nôtre», «chercher une voie qui ne soit plus celle déjà tentée de l'amour libre et des hippies». Mais surtout une voix qui, derrière une paire de lunettes noires, rappelle que l'école républicaine ne devrait pas oublier que son dessein est l'instruction du plus grand nombre et non pas des happy fews. Malgré tout, compagnon, nous avons besoin d'utopies, pieuses ou impies. Nous aspirons à – une chambre, une maison, un palais – ignorant jusqu'à quand il sera possible de respirer.

Oui, nous ne devinons pas le dénouement de la guerre en Ukraine. Oui, nous craignons l'élection de Donald Trump, ce clown sorti d'un film d'épouvante. Non, nous n'oublions pas la Baie des Cochons. Non, il n'y avait pas d'armes de destruction massive dans l'Irak détruit pour soi-disant protéger notre mode de vie. Non, nous ne parvenons pas à nous figurer la planète en flammes, ni à inverser le cours des eaux en quête de source éternelle. Non ou oui, nous ne nous avouons pas prédateurs éperdus. Ou si. Nous poursuivons ce qui ne ressemble même pas à un fil conducteur. Juste un fil. Un fil de terre. Avec ce fil, nous dessinerons une idée d'horizon.

Regina Guimarães avec Myriam Monteiro, Osvaldo Couto, Alex, Ofélia Carvalho et Bruno Borges dans l'Association Qualificar para Incluir